

L'origine des formes

Une conversation entre Ilan Michel, critique d'art et Sarah Orumchi

Pour l'exposition *Atlas*, mai 2026

Ilan Michel - Tu as longtemps travaillé le dessin à l'encre. La peinture est récente dans ta production. Qu'est-ce que cela change dans ta manière de travailler ?

Sarah Orumchi - La peinture est un prolongement du dessin, elle a quelque chose à voir avec le lâcher-prise. Deleuze dit que la peinture affronte le chaos pour en faire sortir une espèce d'ordre. J'avais envie de changer de support pour apprendre de nouvelles techniques. J'aime l'objet, le côté artisanal du châssis et de la toile tendue et apprêtée. Je cherche à mélanger les techniques pour trouver ma manière de peindre. J'essaie de retrouver cette même liberté sur le papier et sur la toile. L'huile apporte plus de profondeur aux couleurs, dans un rapport sensuel au geste : c'est comme de la sculpture. Les contraintes de l'huile relatives à la superposition des couches et au temps de séchage m'amènent à organiser ma pensée, à construire l'image, en prenant en compte le temps long. En ce moment, je travaille la touche, la matière, avec une pâte un peu plus épaisse que d'habitude. Pour les vitrines, je présente un ensemble de toiles de différents formats, plutôt petits et moyens, qui traduisent une volonté d'expérimentation et une envie de variation, pour passer de manière progressive au grand format.

IM - J'ai découvert ton travail de compositions typographiques quand tu étais en résidence avec le Musée de l'Imprimerie en 2022. Trouver de la liberté dans un répertoire de caractères uniformisé est une tâche qui t'occupe depuis 2016, quand tu étais encore étudiante à l'École des Beaux-Arts. Il faut dire que tu as cherché un langage abstrait à travers l'écriture calligraphique iranienne, comme Paul Klee a réinventé des signes à partir de l'écriture arabe puis chinoise. Aujourd'hui, quels sont les signes que tu aimerais explorer ?

SO - Oui, je m'en rappelle, tu étais venu à mon atelier et nous avons discuté de Gerrit Noordzij et de son ouvrage *Le trait, une théorie de l'écriture* qui parle du squelette dessiné de la lettre imprimée, de cette écriture cursive sous-jacente des caractères qui a peu à peu disparu avec l'invention de l'imprimerie. Dans ma démarche, c'est un peu ce que je fais aussi, en cherchant le rythme essentiel des formes, en combinant géométrie et liberté du trait. Pour la série sur les ornements, j'ai beaucoup regardé comment se construisent les motifs iraniens. Ce vocabulaire de formes hétérogènes se complexifie et s'enrichit au fur et à mesure de ma recherche et ce tout forme mon « atlas ». Aujourd'hui, je crois que cela

m'intéresserait d'explorer ce rapport à la géométrie, à la cartographie, en m'inspirant de signes liés au milieu scientifique.

IM - L'ornement a longtemps été banni de l'histoire de l'art moderne officiel. Depuis une dizaine d'années, des peintres comme Farah Atassi revendiquent cet héritage. Et toi, que cherches-tu dans le motif décoratif ?

SO - L'écriture asémique m'a amené à m'intéresser à l'idée selon laquelle, lorsqu'elle est illisible, elle devient ornementale. Dans les manuscrits et dans l'architecture, le texte calligraphié se confond avec le fond chargé d'enluminures, d'arabesques végétales, dans un rapport infini où le regard se perd. Cependant, il y a une harmonie générale, une ambiance colorée. Je crois qu'avec ce travail, je cherche ce plaisir des yeux, un repos du regard comme le dit Matisse.

Matisse dit : « ce que je rêve, c'est un art d'équilibre, de pureté, de tranquillité, sans sujet inquiétant ou préoccupant, qui soit, pour tout travailleur cérébral, pour l'homme d'affaires aussi bien que pour l'artiste des lettres, par exemple, un lénifiant, un calmant cérébral, quelque chose d'analogue à un bon fauteuil qui le délasse de ses fatigues physiques ». *La Grande Revue*, 25 décembre 1908.

IM - Quel rôle a joué ton voyage en Iran en 2025 dans l'élaboration de cette série ? As-tu changé ton répertoire de formes ?

SO - Lors de mon voyage en Iran l'année dernière, j'ai été marquée par l'omniprésence des motifs ornementaux dans la vie quotidienne. Il y a une continuité entre les sociétés humaines et l'ornement, qui n'a pas seulement une fonction décorative mais aussi un sens métaphysique. J'ai effectué ce voyage de recherche dans plusieurs villes du plateau central iranien, avec mon compagnon chercheur en urbanisme qui s'intéresse aux questions liées à l'eau et à la forme physique et humaine des villes dans les zones arides. Son approche phénoménologique du territoire a beaucoup inspiré mon travail pictural. J'ai pu notamment, par la photographie et le dessin, relever des formes particulières dans les motifs décoratifs comme les « lachak toranj », une composition avec un médaillon au centre, souvent utilisé dans les tapis pour évoquer le jardin à l'intérieur des maisons. Certains détails ont attiré mon œil, comme des greffes sur les arabesques de plusieurs natures : bourgeons, nœuds, feuilles en cravate. Certains motifs étaient plus énigmatiques et me plaisaient pour leurs ambiguïtés comme des pierres gravées vues au musée antique de Téhéran, que j'ai repris dans deux peintures, *La porte du Paradis* (2026) et *Origines* (2026).